

## Métaphore, métonymie et synecdoque dans le lexique latin

Par MICHÈLE FRUYT, Université de Paris IV – Sorbonne

Métaphore, métonymie et synecdoque demeurent, malgré leur ancienneté<sup>1</sup>), des notions incontournables pour la sémantique contemporaine, qui les tient en grand honneur au prix de définitions plus rigoureuses et plus précises qu'elles ne l'étaient autrefois<sup>2</sup>). Nous nous proposons d'étudier ces notions dans leur rôle lexical, telles qu'elles se présentent dans les lexèmes fixés par l'usage de la langue, et non dans leur emploi littéraire, libre, comme tropes ou figures de style. Nous concentrerons notre attention, au sein du corpus latin, sur les noms de plantes, d'oiseaux et d'animaux marins, qui forment des systèmes homogènes du point de vue extra-linguistique, des nomenclatures d'une relative précision, bien répertoriées<sup>3</sup>).

Notre étude étant de nature sémantique et concernant seulement le latin, nous en excluons les mots empruntés tels quels (transcriptions) à une langue étrangère comme le grec, s'ils n'ont connu aucun processus sémantique en latin. Au nom du même principe, nous considérons, par contre, comme des mots latins à part entière les "traductions" du grec (appelées parfois "calques morphologiques") et les "calques sémantiques" – que les auteurs croient discerner en grand nombre dans ces vocabulaires techniques –, parce que les mots concernés, quelle que soit l'origine possible de certains de leurs sens, sont bien latins, et motivés dans cette langue.

### § 1. Les procédés de désignation

Pour dénommer une entité, on peut utiliser une autre entité ou un comportement<sup>4</sup>), et l'on met ainsi en relation une entité "désignée" et un "désignant". Pour parvenir à ce résultat, il faut passer par deux stades successifs: l'interprétation du réel et l'expression linguistique

<sup>1</sup>) Aristote, *Poet.* 1457b; *Rhet.* 1405a-1412a; Cicéron, *De oratore* livre III; Quintilien, *Inst.* 8,6,4-18, 19-22, 23-28.

<sup>2</sup>) M. Le Guern, B. Pottier, J. Molino – J. Gardes-Tamines.

<sup>3</sup>) En totalité pour les noms de plantes et d'oiseaux (J. André), en partie pour les animaux marins (E. de Saint-Denis, H. J. Cotte).

<sup>4</sup>) Selon la définition que donne à ces termes B. Pottier.

de cette interprétation. L'esprit humain commence par sélectionner dans l'entité à désigner le trait qu'il juge le plus caractéristique et qui va devenir le pivot de la désignation. Puis, il exprime linguistiquement ce trait en choisissant un moyen d'expression parmi ceux qui s'offrent à lui. S'il juge que tel lexème, qui existe déjà dans le lexique, est apte à dénoter de manière adéquate le trait retenu, il exprime ce trait directement. Mais il peut préférer recourir à une expression indirecte en dénotant le trait sélectionné, de manière allusive et implicite, par le renvoi à une autre entité.

Le trait "couleur bleue" est exprimé directement dans fr. *bleu-et*, mais les couleurs "marron" et "rose" sont exprimées indirectement par des métaphores lexicalisées dans fr. *un habit marron, un habit rose* à partir des entités dénotées par fr. *un marron, une rose*.

Notre corpus offre trois types de situations entre entité désignée et entité désignante:

1°) Soit elles sont dans une relation d'inclusion matérielle, d'inhérence, de consubstantialité (l'entité désignante étant, dans presque tous les cas, incluse dans l'entité désignée, et non l'inverse). On désigne alors un poisson, un oiseau, une plante par l'une de ses propriétés immédiatement constatables et généralement par la plus évidente: couleur, forme, aspect ...; cf. fr. *un rouget, un poisson-lune*.

2°) Soit l'entité désignée et l'entité désignante sont dans une relation de contiguïté externe sur le plan extra-linguistique, dans le monde réel. Elles sont différentes, mais connexes dans la réalité. La pièce fr. *bureau* tire son nom du meuble *bureau*, le contenant étant dénommé d'après le contenu. Fr. *une cave* au sens de "bouteilles" tire son nom de la pièce *cave*, le contenu étant désigné d'après le contenant. On désigne alors un oiseau par l'endroit où il fait son nid, une plante par les effets qu'elle a sur telle maladie.

3°) Soit les deux entités sont dans une relation d'inclusion logique (distinction genre / espèce) ou de co-hyponymie: elles appartiennent à la même classe de dénotés, ont même hyperonyme (deux plantes), l'une étant désignée par sa ressemblance très grande et sa quasi-similitude avec l'autre, situation rendue par la glose française "sorte de ..."; cf. fr. *pin / pin maritime / pin parasol / ...*

L'inclusion matérielle rappelle la synecdoque: on désigne le tout par la partie; la contiguïté externe rappelle la métonymie. Si, dans le cas d'une désignation par inclusion matérielle (type 1), le trait retenu est exprimé de manière indirecte par renvoi à une autre entité possédant ce trait, nous avons à faire à une métaphore de désignation. Loin d'être dans un lien de contiguïté caractéristique de la métony-

mie, l'entité désignante et l'entité désignée sont alors dans une relation extra-linguistique de coupure et sont rapprochées par l'esprit humain sans être objectivement proches dans le monde réel. Ainsi, désigner un poisson (lat. *apriculus*) par le nom du "sanglier" (lat. *aper*), c'est pratiquer une métaphore d'après le trait "couleur sombre".

## § 2. Inclusion matérielle

C'est le procédé de désignation le plus fréquent dans notre corpus: on désigne le tout par la partie<sup>5</sup>).

### 2.1. Nature du trait extra-linguistique sélectionné

On caractérise les oiseaux essentiellement par leur cri (onomatopées), mais aussi par leur couleur, la forme de leur bec ou de leurs pattes, la présence ou non d'une huppe, d'une "barbe", la possibilité de chanter, divers comportements comme la manière de voler, certains tremblements apparents, le fait qu'ils soient plongeurs, etc.<sup>6</sup>).

Pour les poissons, on retient la forme de l'ensemble ou d'une partie du corps (long et mince / rond; forme de la tête), la couleur, la présence ou non de "cornes" ou de rostre, le bruit, les propriétés vénéreuses, urticantes ou paralysantes, certains traits de comportement<sup>7</sup>).

Ce sont les feuilles qui caractérisent le plus souvent les plantes: leur couleur (notamment tachetée), leur forme, la sensation qu'elles procurent au toucher (doux / rugueux), l'existence de nervures bien marquées (*neruāta*); mais on note aussi la forme et la couleur des fleurs, des graines, de la tige, l'odeur ou la saveur de certaines parties.

Un même trait peut être appliqué à des entités de classes différentes: à une plante et à un poisson on peut attribuer le trait "plat et long" (*lingulāca* "scolopendre" et "sole, limande"), à une plante et à

<sup>5</sup>) L'inverse (la partie par le tout) est rare: peut-être *malu-āc-eus* "pied de mauve" sur *malua* "mauve".

<sup>6</sup>) J. André 1967, 11-12.

<sup>7</sup>) E. de Saint-Denis pp. XXIII-XXIV.

un oiseau le trait “blanc” (*fulica*: oiseau à tache blanche; *seneciō*: plante d’après le poil blanc de ses aigrettes, *albūcium* “asphodèle” d’après la blancheur de ses fleurs).

## 2.2. L’expression du trait

### 2.2.1. Expression directe et indirecte

Un même trait peut être dénoté par des moyens différents: la couleur noire ou sombre est désignée par le terme propre dans *nigella* “nigelle” (plante à graines noires) sur *niger* “noir”, mais par une métaphore dans *aprōnia* (“*uītis nigra*”) sur *aper* “sanglier”. Le trait “amer” pour une plante est exprimé métaphoriquement par un comportement animal dont l’effet est jugé similaire “qui mord” (*mor-dāgō*), ou par un animal qui se livre typiquement à ce comportement: “herbe du loup” (*lupīnus*).

2.2.2. L’expression métonymique du trait est rare en comparaison des très nombreux cas de métaphore, mais on peut citer: *ficus terrae* “figuier de terre” pour désigner un figuier nain: le trait “petite taille”, sélectionné par inclusion matérielle, est dénoté indirectement par métonymie et contiguïté avec la terre.

2.2.3. La part de la métaphore dans les désignations par inclusion matérielle est particulièrement importante dans les noms d’animaux marins, qui semblent dénommés de manière plus floue, plus imprécise que les oiseaux et, surtout, que les plantes. La nomenclature des noms de plantes étant plus détaillée, les désignations par inclusion matérielle y sont pour moitié directes et seulement pour moitié métaphoriques. Les désignations directes peuvent être assez précises (*ner-uāta*), surtout dans les composés *bahuvrīhi* (*acri-folium* “houx, qui a des feuilles piquantes”) ou les locutions substantif + adjectif (*centum capita* “herbe qui a cent têtes”), puisque le nombre des informations, véhiculées par deux lexèmes au lieu d’un, y est plus élevé.

### 2.2.4. Quelles sont les entités qui servent de modèle métamorphorique?

Pour les plantes ou les parties de plantes, on prend le modèle métaphorique dans les animaux terrestres et les objets inanimés familiers à l’homme. Pour les noms d’oiseaux, dans les noms d’animaux terrestres, d’objets, de plantes. Pour les noms de poissons, dans les noms d’animaux terrestres, d’objets, de plantes et d’oiseaux, tandis

que, inversement, le transfert nom de poisson → nom de plante n'est attesté qu'une seule fois (*raia*)<sup>8</sup>). Les animaux terrestres au sens large (mammifères, insectes, scorpions ...) et les objets familiers<sup>9</sup>) (outils, armes offensives et défensives ...) sont donc centraux pour la désignation des autres catégories étudiées ici. Plus précisément, ces constatations lexicales poussent à croire que la place de ces zones extra-linguistiques par rapport à l'homme est ordonnée. S'il est vrai qu'on désigne l'inconnu par le connu, le domaine le mieux connu de l'homme sera celui qui sert le plus souvent de modèle métaphorique: les animaux terrestres et les objets familiers; puis viennent, dans cet ordre, les plantes, les oiseaux, les animaux marins, chacune de ces zones trouvant ses modèles métaphoriques dans les zones précédentes, plus familières à l'homme.

2.2.5. Une même entité peut servir plusieurs fois de modèle métaphorique: le sanglier, de par sa couleur sombre, pour une plante (*aprōnia*) et un poisson (*apriculus*); le glaive, de par sa forme longue et mince, pour une plante (*gladiolus* "glaïeul") et un poisson (*gladius*); l'animal appelé *dracō* "dragon, serpent fabuleux", de par son aspect tacheté, pour une plante (*dracunculus*), et de par son caractère venimeux, pour un poisson (*dracō*); la scie (*serra*), de par sa forme dentelée, pour un poisson (*serra*), ou plusieurs plantes (*sarrāca*, *sarrācla*, *serrātula* "scarole").

2.2.6. On peut même observer conjointement deux utilisations, l'une métonymique, l'autre métaphorique, des animaux<sup>10</sup>). Ainsi pour la grenouille: métonymie spatiale<sup>11</sup>) pour désigner une plante aquatique (*rānuncula*), donc contiguë à la grenouille, qui vit elle aussi près de l'eau; métaphore pour désigner un poisson (*rāna*) qui ressemble à la grenouille par la forme de sa tête et la nature de sa peau.

2.2.7. J. André a souligné l'importance numérique des désignations métaphoriques de plantes (et parties de plantes) ayant comme modèle des noms d'animaux (ou de parties d'animaux):

a) noms d'animaux → noms de plantes<sup>12</sup>): *leō* "lion" d'où "muflier",

<sup>8</sup>) J. André 1963, 650: "raie" et "aristoloche".

<sup>9</sup>) Par exemple: *sudis* "pieu", *serra* "scie", *ferula* "fêrulle", *gladius* "glaive", *hasta* "lance", *cassis* "casque" ...

<sup>10</sup>) Cf. § 3.3.

<sup>11</sup>) Voir le paragraphe 2.

<sup>12</sup>) J. André 1963, 649-652.

b) noms de parties d'animaux → noms de plantes<sup>13</sup>): *caput canis* "muflier" ("qui ressemble à une tête de chien").

On peut ajouter que bien des noms de parties du corps de l'animal ou de l'homme ont été transférés vers des parties de plantes: *cartilāgō* "cartilage" et "chair de certains fruits", *lāna* "laine des moutons" et *lāna, lānūgō* "duvet des plantes", *testiculus* "testicules" et "tubercules arrondis" des plantes, cf. *cornu (cornulāca)*, *lingua (lingulāca)*, *dens (dentālis)*, ...

Ces transferts existent également, conformément au schéma vu ci-dessus, en direction des oiseaux et des poissons: la huppe d'un oiseau peut s'appeler *capillus* "cheveux" (dans *atri-capill-a*), sa "barbe" *barba*; les yeux et les dents des poissons portent les mêmes noms que chez l'homme (ce qui ne relève pas vraiment de la métaphore, étant donné la similarité de fonction des organes), mais certaines parties proéminentes autour de la tête s'appellent, par métaphore, *cornu (cornūta)*.

## 2.2.8. Morphologie

2.2.8.1. L'expression directe de la partie concernée, c'est-à-dire à l'aide du terme propre, se fait essentiellement:

a) sans marque morphologique (sans suffixe, sans élément de composé) avec seulement parfois la fixation du genre grammatical si le trait est dénoté par un adjectif: *caeruleus* „poisson bleu sombre”;

b) avec un suffixe *-\*to-* derrière un substantif: *neruāta* (plante "nervurée"), *cornūta* (poisson "cornu");

c) derrière un adjectif (notamment chromatique), avec les suffixes en *-ulus, -ellus* pour marquer la caractérisation (et non, ici, la diminution) de l'entité désignée par la couleur dénotée par la base: *nigel-la* ("nigra uītis") sur *niger* "noir", *helu-ola* plante sur *heluus* "jaunâtre”;

d) avec d'autres suffixes dé-adjectivaux moins productifs: *alb-ūcum* et *alb-ūcium* "asphodèle" sur *albus* "blanc”; sur *mollis* "mou”: *moll-usca (nux)* "noix dont l'écale est tendre"<sup>14</sup>), *moll-īgō* plante dont la feuille est douce au toucher par opposition à *asper-ūgō*;

<sup>13</sup> J. André, 1963, 652-655: les parties du corps de l'animal les plus souvent utilisées dans ces métaphores sont: *auricula, caput, cauda, cerebrum, crista, crūs, femur, lingua, oculus, ōs, pēs, saeta, testiculus, ungula*. Et les animaux les plus fréquemment cités sont: *asinus, canis, caballus, equus, gallus, bōs, agnus, cervus, leō, lepus*.

<sup>14</sup> M. Fruyt 1986.

e) avec *-āgō*, *-ūgō*, *-īgō* dé-substantivaux: *ostriāgō* “garance” sur *ostreum* “colorant”; *multi-lag-ō* “plante qui contient beaucoup de suc laiteux” sur *lac* “suc laiteux, jus” (métaphore lexicalisée à partir de “lait”);

f) avec un composé *bahuvrīhi*: un nom d’oiseau (*atri-capill-a*) et quelques noms de plantes (*capri-folium* “chèvrefeuille”<sup>15</sup>). Ce dernier exemple montre la complexité de ces désignations, où peuvent intervenir successivement plusieurs processus: °-*folium* dénote une partie de la plante par le terme propre, mais la caractéristique attribuée à cette partie est dénotée de manière métonymique par l’animal contigu<sup>16</sup>).

g) avec des locutions (tardives) dans les noms de plantes: *quinque neruia*, *centum capita*<sup>17</sup>).

2.2.8.2. L’expression indirecte (dans presque tous les cas, métaphorique) se fait généralement:

a) sans aucune marque formelle du transfert métaphorique, limité à un phénomène sémantique de changement de classe de dénoté: *dracō* (animal terrestre → poisson), *taurus* (animal terrestre → oiseau)<sup>18</sup>); avec formation d’une lexie: *fel terrae* “centaurée” (plante, à cause de son amertume: “fiel de la terre”), *femur bubulum* “cuisse de bœuf”.

b) par les suffixes dits “diminutifs” en *-ulus*, *-culus*, *-ellus*, qui n’ont pas ici l’emploi minoratif qu’ils manifestent ailleurs. Alors qu’un diminutif dénoterait, à l’intérieur de la même classe de dénotés que la base, un représentant de petite taille, les suffixes que nous avons ici correspondent à un changement de classe des dénotés, sans indication de taille, et sont des *marques de transfert métaphorique*.

La plante *burdunculus* n’est pas un “petit mulet” au sens minoratif du terme, comme l’écrit A. Ernout<sup>19</sup>); il ne désigne pas un représentant de la classe des mulets ayant la particularité d’être de petite taille comme le ferait un vrai diminutif, mais une entité “qui ressemble à un mulet” par sa couleur. *Gladiolus* “glaïeul” n’est pas un “petit glaive”, mais “ressemble à un glaive”.

<sup>15</sup>) A. Ernout, 1965, 143–144.

<sup>16</sup>) Voir § 3.

<sup>17</sup>) A. Ernout 1965, 143–144.

<sup>18</sup>) Pour animal terrestre → plante: J. André 1963, 649–651.

<sup>19</sup>) A. Ernout 1965, 138.

Sur les 38 phytonymes pourvus de ces suffixes mentionnés par A. Ernout<sup>20</sup>), 18 au moins sont métaphoriques (*digit-ellus* “plante qui ressemble à un ou des doigt(s)”, *argent-illa* “plante aux feuilles argentées”, *auri-cula asinīna*, *cicer-cula*, ...).

c) On trouve également d'autres suffixes: *-āgō*, *-ūgō*, *-īgō* dans *plantāgō* “plante dont les feuilles ressemblent à la plante des pieds” (*planta*), *stellāgō* “plante dont les feuilles ressemblent à une étoile” (*stella*), *ferulāgō* “plante dont la tige droite et raide ressemble à une *ferula*”; *citrāgō* sur *cidrus* “cédratier” à cause de l'odeur de la plante; *ustilāgō* à cause du goût “brûlant” de la plante; *mordāgō* (cf. plus haut) pour le goût amer et “mordant”.

On peut signaler aussi, entre autres, les agglutinations de suffixes *-ul-āca* (*cornulāca*), *-āc-ea* (*ferulācea*), *-ōn-ia* (*apr-ōn-ia*), les suffixes *-ia* (*cimic-ia*, *labeōn-ia* “plante à grosses lèvres” sur *labeō*), *-īnus* (*lup-īnus*; *colubr-īna* et *serpent-īna* “serpente” plante tachetée comme les reptiles), des doublets en *-ālis*, *-āris* et *-āria* (*dent-ālis*, *dent-āris*; *orbicul-āris*, *orbicul-āria*).

2.2.9. La nature du trait sélectionné, la partie à laquelle il s'applique, la sensation qu'il concerne restent plus ou moins implicites. On pourrait imaginer que *citrāgō* désigne une plante qui ressemble à un *cidrus* non par son odeur, mais par la forme de ses feuilles, et que l'*ustilāgō* soit, comme l'*urtica* “ortie”, une plante qui brûle non quand on la goûte, mais quand on la touche. La connaissance extra-linguistique de la réalité dénotée est importante pour l'interprétation de ces désignations métaphoriques.

### § 3. Contiguïté externe

On peut désigner une plante, un oiseau, un animal marin par une entité ou un comportement qui lui sont contigus, avec toutes les variantes possibles de cette relation de contiguïté, typiquement métonymique:

3.1. Contiguïté spatiale: on peut désigner une entité par le lieu où on la trouve (une plante par le lieu où elle pousse, un oiseau par le lieu où il vit ou gîte, par le fait qu'il apparaît en groupe: *gregāriolus*; un poisson par le lieu où on le rencontre: *saxātilis* sur le nom du “ro-

<sup>20</sup>) A. Ernout 1965, 139 a tort de classer ici *testiculus*: *-culus* y est antérieur à la métaphore de la partie du corps vers la partie de la plante, figurant déjà dans le nom de la partie du corps.



cher”), par la région d’où elle est originaire (*astur, numidica* pour les oiseaux ...).

Le lieu où l’on trouve habituellement un être vivant peut être en même temps une indication de sa nourriture: c’est ainsi qu’il faut interpréter, à notre avis, l’origine du nom du “mulet” *mūgil*, sur un radical \**mūg-/mūc-* “être gluant, mucosité” (cf. *mūcus*), ce poisson vivant dans les eaux vaseuses, où il trouve sa nourriture.

3.2. Contiguïté temporelle: on peut désigner une entité par le moment où elle apparaît (une plante par le moment de l’année où elle pousse: *brūmāria* sur *brūma* “solstice d’hiver”, un oiseau par le moment de la journée où il est actif: *noctua*), par la date à laquelle elle a été introduite en Italie (*noua auis*: oiseau d’introduction récente) ...

3.3. Contiguïté de l’effet et de la cause, la cause étant désignée par l’effet ou l’effet par la cause. Ce type est bien représenté dans les noms de plantes: on désigne une plante par ce à quoi elle sert, ses effets (désignations médicinales), mais aussi en utilisant le nom des animaux auxquels la plante est utile ou nuisible (“herbe au loup, au chien ...”).

Aussi est-il souvent difficile d’interpréter une désignation de plante à partir du nom d’un animal, puisque ce type est aussi bien attesté dans l’inclusion matérielle à expression métaphorique que dans la contiguïté: l’“herbe aux punaises” (*cīmic-ia*) pourrait être l’“herbe près de laquelle on trouve des punaises”, mais c’est l’“herbe dont les graines ressemblent à des punaises”<sup>21</sup>). “L’herbe au loup” est soit “l’herbe qui empoisonne les loups” (*lup-āria*) – désignation par contiguïté –, soit “l’herbe qui ressemble aux loups”, d’une part en raison de son goût amer et mordant” (*lup-īnus*), d’autre part en raison de la forme de ses graines (*faba lupīna* “fève de loup”: plantes à graines réniformes) – désignations par inclusion matérielle avec expression métaphorique.

3.4. Contiguïté liée à des raisons culturelles: association avec certaines divinités: *ueneria* pour un coquillage et une plante (*Venus*), *pīcus Martius* pour un oiseau (*Mars*), ...

### 3.5. Morphologie

3.5.1. On peut créer une nouvelle unité de désignation sans marque morphologique particulière (sans suffixe, sans élément de com-

<sup>21</sup>) J. André 1963, 658. De même “herbe aux puces”: *pulicāris*.

posé): par exemple, avec formation d'une lexie, dans *crassa gallīna* "engraisse-poule" (plante: litt. "poule grasse").

3.5.2. *-ārius*: le suffixe *-ārius* trouve un terrain de prédilection au sein du procédé de désignation par contiguïté externe, avec toutes les variantes habituelles à la métonymie.

Métonymie spatiale: la plante appelée *pariet-āria* (sur *pariēs* "mur") pousse sur les vieux murs, *frūment-āria* désigne une herbe qui pousse dans les blés. L'entité de moindre extension spatiale est définie par une entité de plus grande extension spatiale, qui l'entoure: on est proche d'une métonymie du contenant pour le contenu.

Métonymie temporelle: *niu-āria* sur *nix* "neige" "herbe des neiges", *brūm-āria* "léontice" de *brūma* "hiver" à cause de l'époque de sa floraison.

Mais *-āria* f. prospère dans la métonymie de l'effet pour la cause et les désignations des plantes par ce à quoi elles servent: la maladie, la partie du corps ou l'être humain qu'elles guérissent, l'objet qu'elles servent à fabriquer, l'entité qu'elles tuent ou à laquelle elles sont utiles:

1°) maladie: la maladie peut être désignée par le terme propre: *pī-tuīt-āria* "herbe contre la pituite"; *scruu-āria* "herbe aux écrouelles"; *ulcer-āria* "herbe aux ulcères"; *lapid-āria* "plante qui chasse les calculs biliaires" sur *lapidēs* "calculs", sens tiré métaphoriquement du sens propre "pierres". Mais elle peut être désignée par une métonymie de la cause pour l'effet: *ferr-āria* "plante qui guérit les blessures faites par le fer".

2°) L'objet sur lequel la plante a de l'effet: partie du corps désignée par le terme propre: *pulmōn-āria* (poumons des bovins); *sanguin-āria* (sang); *mamm-ul-āria* "plante qui guérit les ulcérations du sein" (plutôt qu'un suffixe *-āria* derrière un diminutif *mamm-ula*, ce mot doit contenir une base *mamma* et deux suffixes agglutinés *-ula* et *-āria* apparus lors de la création de la désignation métonymique de la plante).

3°) être humain ou animal pour lequel la plante est bénéfique: *mil-lit-āria* "herbe qui guérit les blessures, herbe aux soldats" (*miles* est ici employé par métonymie pour la blessure); *hirundin-āria* "herbe aux hirondelles" (parce qu'on croyait que les hirondelles s'en servaient pour soigner les yeux de leurs petits); *can-āria* (chien), *columb-āria* (pigeons), *ceru-āria* (cerf), *perdīc-āria* (*perdrīx*).

4°) objet ou procès que la plante permet de réaliser: *lān-āria* "herbe qui sert au lavage des laines", *lucern-āria* "herbe qui servait de

mèche pour les lampes”, *esc-āria* “herbe à manger, escarole” (sur *esca* tardif);

5°) entité (généralement animal, plus rarement plante) que la plante empoisonne: *lup-āria* (loup), *blatt-āria* (mites), *pedic-ul-āria* (poux), *uermic-āria* (vers), *asin-āria* (âne), *mili-āria* (le millet).

### 3.5.3. -āgō, -ūgō, -īgō:

a) effet sur une partie du corps: *capsil-āgō* (les molaires); *uēsīcāgō* (la vessie), *uulgāgō* (*uulua*), *porcillāgō* (*porca*); ou sur un objet: *uit-rāgō* “plante utilisée pour nettoyer les vitres” (*uitrum*).

b) procès ou objet que la plante permet de réaliser: *lustrāgō* “plante qui sert à purifier”; *soldāgō* „plante qui rend *solidus* et consolide les fractures”; *consonīgō* “plante qui produit des vents”; *uiscā-rāgō* “plante qui produit une substance visqueuse (*uiscum*).

c) maladie: *pustulāgō* (pustules), *plumbāgō* (taches dans l’œil: *plumbum*), *lactilāgō* (contre la montée de lait des accouchées).

d) animal pour lequel la plante est bénéfique: *apiāgō* (abeilles), *caprāgō* (chèvres),

e) lieu, contenant: *paritāgō* “plante qui pousse sur les vieux murs” (A. Ernout p. 137).

### 3.5.4. -ulus, -culus ...:

a) l’effet: *centun-culus* (*centō* “couverture”: les feuilles étaient utilisées comme bourre); *potent-illa* de *potēns* “puissant”; *tuss-ella* de *tussis* “toux”;

b) animal: *rān-uncula* de *rāna* “grenouille”.

3.5.5. -aster: *sol-astrum* (*sol* “soleil”: la plante est héliotrope, comme *sol-āgō*, *solī-uers-ium*, *solī-sequ-a*), *salic-astrum* (*salix* “saule”: la plante pousse au bord des saulaies).

3.5.6. \*-to-: Exceptionnellement, *serū-tum* “renouée des oiseaux” (sur *seru* “petit lait”), qui devrait signifier “pourvu de sérosité”, désigne une plante qui “rétablit les fonctions sécrétoires altérées” (J. André 1985, 237). C’est là le seul exemple d’une utilisation métonymique de \*-to-, à moins qu’il ne faille supposer deux sens, le sens attendu et le sens constaté, comme pour *barbāta* “plante qui fait repousser le poil”, qui est en fait (cf. J. André 1985, 33) une “plante hérissée de poils raides” et entre dans les désignations par inclusion matérielle.

*Ambustum* “bois de clématite” (qui sert à faire du feu par le frottement) n’a pas sa place ici, puisqu’il signifie (J. André 1985, 13) “bois brûlé”: le suffixe \*-to- n’intervient pas au niveau de la désignation métonymique et est antérieur à elle. De même, *persōn-āta* “bardane” (synonyme de *persōnācia*, *persōnīna*: J. André 1985, 194) est dérivé de

*persōna* “masque”. Il s’agit d’une désignation par inclusion matérielle marquée par *-\*to-* avec une désignation métonymique des feuilles de la plante: servant à faire des masques, elles sont appelées “masques”.

3.5.7. *-nus* ...:

a) l’effet ou le produit: *persōn-īna* (synonyme de *persōnācia*), *mell-īna* (*mel* “miel”: plante mellifère, synonyme d’*apiastrum*); *ualeriāna* “nard celtique” de *ualēre*, *Valerius* selon A. Ernout 1965, 142;

b) métonymie du lieu de provenance: *amerīna* (*salix*) d’Amérique en Ombrie;

c) animal auquel la plante est utile: *api-āna*, *columb-īna*, *hirundin-īna*;

d) lieu ou forme: *pergul-āna* sur *pergula* “treille” (cépage en treilles?).

3.5.8. On trouve aussi: *-ius* (*uener-ia*, *persōn-ia*, synonyme de *persōnācia*, *piscātōr-ia*), *-eus* (*uener-ea*), *-āc-eus* (*pulmōn-āc-ea*, synonyme de *pulmōn-āria*), *-āc-ius* (*persōn-ācia* sur *persōna*: cf. § 3.5.5), etc. ...

3.5.9. Composés: a) l’effet: *febri-fug-ia*, *uert-ped-ium*, *cito-cac-ia*; b) le comportement: *solī-sequ-a* et *solī-uers-ium*.

3.5.10. Dans certaines sous-classifications savantes, les locutions “substantif + adjectif déterminatif (ou subst. au génitif)” recourent à des désignations par contiguïté spatiale à l’aide d’adjectifs en *-ēnsis*, *-est(r)is*, *-ānus*, *-ātilis*, *-āticus*, etc. ...: (*h*)*abrotonum hortēse* ou *campestre*, *siluāticum*, *montānum*; *gladiolus hortulānus*, *hortēnsis*, *segetālis*, ou *palūdēnsis*; *glāns Aegyptia*; *gentiāna Pontica* ou *Crēticē*; *fūcus marīnus*, *fūcus maris* “algues marines” (voir § 4). L’adjectif possessif *no-ster* et son dérivé *nostrās* “de chez nous” servent alors d’adjectifs toponymiques: *faba nostra* ou *nostrās*. On trouve quelques cas de contiguïté temporelle: *faba trimestris* “fève semée en février”.

#### § 4. Les deux entités appartiennent à la même classe de dénotés

Dans les métaphores, l’entité désignée n’appartient pas à la même classe de dénotés que l’entité désignante, les deux entités et leurs hyperonymes étant dans un rapport d’exclusion logique (*burdō* “mulet” et *burdun-culus* “plante”). Nous nous proposons de regrouper ici, au contraire, les cas où l’entité désignée et l’entité désignante appartiennent à la même classe de dénotés: tous deux sont classés, par exemple, sous *herba*, terme générique en latin pour les plantes.

Le désigné est présenté alors comme très proche du désignant, tout en étant différent: c’est la ressemblance approximative, la quasi-

similitude, la différence dans la ressemblance, situation rendue par fr. “*sorte de ...*”.

Ce type est anciennement exprimé en latin par le suffixe hérité *-\*tero-* d’opposition à deux termes (*uī-tr-icus* “second mari de la mère”, *nou-er-ca* “seconde femme du père”, *mater-tera* “seconde mère, tante maternelle”<sup>22)</sup>), qui demeure productif comme constituant du suffixe lat. *-as-ter* (et *-is-tr-ia*): *matr-astra* “marâtre”, *patr-aster* “second père”, *ole-aster* “sorte d’olivier, olivier sauvage”. Mais on trouve également, dans les mêmes conditions sémantiques, d’autres suffixes, notamment *-ulus* (*-\*lo-*), *-culus* (*-\*ko-lo-*), *-ellus* (variante latine de *-\*lo-* issue d’une mécoupure) et d’autres agglutinations de divers suffixes (*-aster* et *-\*lo-* dans *-astellus*).

L’entité désignée étant parfois de qualité inférieure à l’entité désignante, ou moins appréciée, ces appellations peuvent prendre des connotations péjoratives, notamment pour les noms de la parenté par alliance par opposition à la parenté génétique (cf. lat. *-aster* et fr. *-âtre*: fr. *mère* / *mar-âtre*), et pour les noms des espèces de plantes sauvages par opposition aux espèces cultivées.

Pour les *phytonymes*, on peut interpréter la situation sémantico-référentielle évoquée par fr. “*sorte de ...*” soit comme la désignation d’une sous-espèce à l’intérieur d’une espèce (inclusion logique), soit comme la désignation d’une espèce proche, mais différente (co-hyponymie):

4.1. Désignation d’une sous-espèce à l’intérieur d’une espèce: *fili-cula* “régliasse des bois” est une espèce particulière à l’intérieur du groupe dénoté par *felix* “différentes espèces de grandes fougères”; *pin-aster* “pin maritime” à l’intérieur du groupe dénoté par *pinus* “pin”; *herbāgō* “espèce de Potamot” sur *herba*, terme générique des plantes.

A ce type sémantico-référentiel correspondent de nombreuses locutions substantif + adjectif (ou subst. au génitif) de la nomenclature savante, où l’adjectif a valeur sémantique spécifique et le substantif valeur sémantique générique.

En fait, l’addition de l’adjectif correspond à un second procédé de désignation, avec les mêmes variétés sémantiques possibles que celles observées pour le substantif: on ouvre des tiroirs à l’intérieur de la classe définie par le substantif, en recourant, selon les processus déjà étudiés plus haut, à une sous-classification par inclusion matérielle (*carduus lactea*, *spīnea*, *niger*, *alba*; avec expression métaphorique du

<sup>22)</sup> M. Fruyt 1986, 231-234.

trait: *cicer arietinum* “sorte de pois chiche dont les graines ont des cornes qui évoquent le bélier”) ou par contiguïté (*carduus hirundinina* “chardon des hirondelles”, *carduus Mūsārum* “chardon des Muses”, *carduus terrae*).

Le substantif joue le rôle d’hyperonyme et l’ensemble de la locution substantif + adjectif d’hyponyme: à l’intérieur de l’ensemble dénoté par *cannabis* “chanvre”, on distingue: *cannabis ūsuālis* / *fēmina* / *masculus* / *agrestis* / *siluātica*<sup>23</sup>); à l’intérieur de *canna* “roseau”: *canna cypria* / *arōmatica*; à l’intérieur de *carduus* “chardon”: *carduus lactea* / *spīnea* / *uariānus* / *niger* / *siluestris* / *siluāticus* / *alba* / *hirundinina* / *Mūsārum* / *terrae* ...

4.2. Deux espèces différentes: *ōcimastrum* “plante qui ressemble au basilic” sur *ōcimum* “basilic”, *rap-istria* “ravenelle” sur *rapum* “rave”; *sert-ula* “mélilot” sur *serta* “plante coronaire”; *laure-olus* “fragon à grappes” sur *laurus* “laurier”; *lappāgō* “bardanette, etc. ...” et *lappa* “bardane, etc. ...”; *oleāgō* “plante à feuilles d’olivier, daphné-olivier nain” et *olea* “olivier, olivier sauvage, etc. ...”. cf. *mel-līgō* “verjus, substance résineuse employée par les abeilles” sur *mel* “miel”.

Certaines locutions savantes substantif + adjectif dénotent non une sous-espèce de l’espèce dénotée par le substantif, mais une espèce différente: les noms de la “guimauve” sont tirés du nom de la “mauve” (*malua*), la guimauve semblant conçue comme une “mauve sauvage”: *malua agrestis*, *malua asinina*, *malua siluātica*, *malua siluestris*, *malua unicaulis*<sup>24</sup>).

4.3. soit comme l’un ou l’autre dans des cas particuliers ambigus: l’appellation “sauvage” dénote parfois une sous-espèce à l’intérieur d’une espèce, et parfois une espèce proche, mais différente de l’espèce dite “non sauvage” à laquelle elle s’oppose et par laquelle elle est désignée (*malua* et *malua agrestis*).

Quelle que soit la réalité correspondant au trait “sauvage”, la désignation des espèces sauvages sur la base des espèces cultivées se fait par plusieurs moyens morphologiques:

a) dans la langue savante, par l’adjonction d’un adjectif déterminatif (*siluestris*, *agrestis*, *errāticus* ...) au substantif désignant l’espèce. Ces adjectifs semblent être synonymes, mais les expressions qu’ils forment peuvent désigner une seule et même espèce sauvage ou plusieurs espèces sauvages de la même plante: *malua agrestis*, *malua errā-*

<sup>23</sup>) Voir plus loin le cas des espèces “sauvages”.

<sup>24</sup>) J. André 1985, 152.

*tica*, *malua rŭstica*, et *malua siluestris* désignent les mauves sauvages<sup>25</sup>). Au lieu du terme propre, on peut rencontrer une désignation du trait “sauvage” par contiguïté avec un animal: *ficus caprius*.

b) par l’adjonction d’un suffixe, notamment *-aster* ou *-āgō*: *olea* “olivier” d’où *oleaster*, *oleāgō* “olivier sauvage”; *menta* “menthe” d’où *ment-astrum* “menthe sauvage”.

c) par un élément de composition: *capri-ficus* “figuier sauvage” sur *ficus* figuier”, le trait “sauvage” étant dénoté, par contiguïté, à l’aide du nom de la chèvre” (cf. *ficus caprius*, masculin: J. André 1985, 104).

4.4. A force de dénoter des espèces proches ou de légères variantes à l’intérieur d’une espèce, les deux lexèmes, à la limite, désignent parfois la même plante et deviennent synonymes:

a) *-ulus*, *-culus*: *ruscus* et *rusculus* “fragon”, *saliunca* et *saliuncula* “nard celtique”.

b) *-astrum* et *-astellum*: *apium* et *apiastrum*, *apiastellum* (cf. *apiāgō*, *apiāria*, *apiāna*); *marrubium* et *marrubiastrum*; *rumex* et *rumic-astrum* “oseille” (cf. *rumic-ula*); *alica* et *alic-astrum* (cf. *alic-ula*).

c) *-āgō*, *-ūgō*, *-īgō*: *cunīlāgō* et *cunīla* (synonymes partiels au sens de “inule visqueuse”), *spartilāgō* et *spartum* “genêt d’Espagne” (A. Ernout p.137), peut-être *silīgō* et *sil*.

d) *-(ā)ca*: *uerbēna* et *uerbēnāca* “verveine officinale”.

Mais, dans certains cas, l’identité que nous croyons trouver aux dénotés n’est peut-être que le reflet de notre impuissance à percevoir des différences entre des espèces que les Latins dissociaient.

## § 5. Conclusion

5.1. Les procédés de désignation rencontrés dans le corpus des noms de plantes, d’oiseaux et d’animaux marins nous amènent à distinguer le stade de la sélection du trait caractérisant et celui du choix dans l’expression, directe ou indirecte, de ce trait. On observe trois grands types de situations entre entité désignée et entité désignante (ou, éventuellement, comportement désignant): *inclusion matérielle* (cf. synecdoque), *contiguïté externe* (cf. métonymie), *inclusion logique* ou co-hyponymie. L’usage d’une expression indirecte de type métaphorique est particulièrement fréquent pour l’inclusion matérielle. Les métaphores sont alors proportionnellement plus fréquen-

<sup>25</sup>) J. André 1985, 152.

tes pour les noms de poissons, dont la nomenclature et les classifications semblent moins fines et moins détaillées que celles des noms de plantes.

5.2. L'étude des modèles métaphoriques met en valeur un ordre dans la distribution de ces zones sémantiques autour de l'homme, allant du plus connu vers le moins connu: animaux terrestres et objets familiers, plantes, oiseaux, poissons, les éléments d'une zone étant dénommés métaphoriquement par ceux des zones antérieures.

5.3. Enfin, on voit se dessiner des tendances dans l'expression morphologique de ces différentes situations extra-linguistiques entre désigné et désignant.

Certains procédés morphologiques tendent à se spécialiser: certains d'entre eux dans l'inclusion matérielle de la partie pour le tout (synecdoque: \*-to-, *bahuvrīhi*), d'autres dans la contiguité externe (métonymie de l'effet pour la cause ou métonymie spatiale: *-ārius*; métonymie spatiale du contenant pour le contenu ou de l'origine géographique: *-ēnsis*, *-estris*, *-ātilis*), d'autres dans la ressemblance approximative pour des entités de même classe (*-aster*), d'autres sont bien représentés dans la métaphore sans être limités à cet emploi (*-ulus*, *-ellus*, *-culus*), d'autres, enfin, cohabitent facilement avec plusieurs types de désignation (*-āgō*, ...).

Inversement, chaque type de désignation pouvant être exprimé par des moyens morphologiques variés, il n'y a pas, finalement, de relation d'univocité parfaite entre procédé morphologique et procédé de désignation, mais seulement des tendances, pour certains procédés morphologiques, à coïncider avec certains procédés sémantiques.

5.4. Les conséquences de notre étude permettent également d'envisager une solution à certaines énigmes que pose l'emploi sémantique de certains suffixes, notamment du suffixe *-arius*. La diversité sémantique de ses emplois est, apparemment, telle qu'on en est réduit à ériger abusivement au rang de "valeur sémantique" une paraphrase qui devient indûment définitoire, affirmant qu' *-ārius* "signifie": "qui concerne ..., qui a rapport avec ..., qui est en relation avec ...".

Or, resitué dans l'ensemble de notre étude, on voit que ce suffixe peut se définir par le fait qu'il apparaît lors d'une métonymie de désignation. Cela vaut également en dehors du corpus traité ici: dans le champ sémantique des noms de métiers, par exemple, un être humain est désigné selon sa contiguité avec une entité généralement inanimée (objet ou lieu) sur laquelle ou dans laquelle il travaille (*ferr-ārius*); dans le champ sémantique des noms de pièces d'habitation,



on a à faire à une désignation de contenant par le contenu: *arm-ārium* "pièce contenant les armes". La grande diversité sémantico-référentielle des emplois d'*-ārius* reflète simplement tous les types de glissements référentiels habituels à la métonymie, et elle est unifiée par le concept de contiguïté externe entre désigné et désignant, qualifié et qualifiant.

### *Bibliographie*

- André, Jacques: *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris, Belles Lettres, 1956, 2ème éd. 1985.
- : "Noms de plantes et noms d'animaux en latin", in *Latomus* 22,4, 1963, pp.649-663.
- : *Les noms d'oiseaux en latin*, Paris, Klincksieck, 1967.
- Cotte, H.J.: *Les poissons et animaux marins au temps de Pline l'Ancien*, Gap, Louis-Jean, 1944.
- Ernout, Alfred: "Le vocabulaire botanique latin", dans *Philologica* III, Paris, Klincksieck, 1965, pp.125-150.
- Fruyt, Michèle: *Problèmes méthodologiques de dérivation à propos des suffixes latins en ... cus*, Paris, Klincksieck, 1986.
- Le Bœuffle, André: *Astronomie, astrologie; lexique latin*, Paris, Picard, 1987.
- Le Guern, Michel: *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.
- Molino, J.: "Métaphores, modèles et analogies dans les sciences" in *Langages* 54, 1979, 83-102.
- et Gardes-Tamine, J.: *Introduction à l'analyse de la poésie*, Paris, PUF, 1982; 2ème éd. 1987.
- Pottier, Bernard: *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1987.
- (de) Saint-Denis, E.: *Le vocabulaire des animaux marins en latin classique*, Paris, Klincksieck, 1947.